

Ces costumes qui nous hantent

Pascale Drevillon

Numéro 177 (1), 2021

Chimères et autres bêtes de scène

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drevillon, P. (2021). Ces costumes qui nous hantent. *Jeu*, (177), 14–19.

CES COSTUMES QUI NOUS HANTENT

Pascale Drevillon

Dans la foulée de son spectacle *Genderf*cker*, l'actrice et performeuse témoigne de son parcours d'artiste trans et du processus de construction identitaire. Elle évoque la difficulté de faire entendre des voix maintenues trop longtemps en marge par un discours hétéronormatif simplificateur, fermé à la différence et souvent dépourvu d'empathie.

Comment parler d'un sujet en perpétuelle évolution ? Comment aborder avec flexibilité et vérité un phénomène humain profondément mouvant et fluide ? Comment plonger dans la réalité queer avec tous ses refus, tous ses contrastes, et en faire comprendre les nuances à la masse, que l'on définit communément en faisant des amalgames cisgenre-hétéro-blanc-majoritaire-privilegiée ? Comment débattre du patriarcat et du colonialisme sans abuser de mes propres privilèges, en parlant de ce que je connais tout en restant parfaitement inclusive ? Toutes ces questions ont créé en moi une pression inexorable que j'ai longtemps traînée comme un boulet.

Il est devenu inévitable que je mette au monde mon premier-né artistique pour m'affranchir de toutes ces interrogations et tester mes théories. Quelle aventure que la création d'un spectacle d'art vivant ! Je serais difficilement capable de vivre la même expérience en ce moment, de vomir toutes mes pensées sur scène sans vergogne. Indépendamment de la crise actuelle, j'avais besoin d'une pause après avoir présenté *Genderf*cker* au théâtre Espace Libre, en février 2020 — son quatrième cycle de création. Je crois que pour une première grande performance, la pulsion est la plus puissante, les idées ayant mûri et s'étant détachées des profondeurs de l'âme pour arriver pleinement à la conscience. Il reste tout de même à pêcher ces idées remontées à la surface et à cueillir celles qui ont les plus belles racines. J'adore poser des questions. J'ai toujours aimé créer à partir d'images fortes, mais lesquelles choisir pour émouvoir le public ? Simplement le contenu le plus efficace, les idées les mieux affinées, sélectionnées avec mon metteur en

scène (Geoffrey Gaquère), mon adjointe de plateau (Andréanne Samson) et ma fidèle équipe de création.

La réalité des personnes trans est arrivée au-devant de la scène médiatique il y a quelques années, ce que les journalistes ont jouissivement nommé « *the transgender tipping point* » (le point de bascule), comme si, après une lente montée en reconnaissance, les identités trans étaient enfin comprises et honorées. Si seulement c'était le cas. C'était en 2014, j'étais en deuxième année à l'école de théâtre. J'avais fait l'année précédente un fracassant *coming out* à la fin d'un cours auprès de ma cohorte et de notre directeur de programme. Mes nouveaux et nouvelles ami·es, qui devenaient tranquillement ma nouvelle famille, m'ont accueillie avec tellement d'amour. Comme très souvent dans ma vie, j'étais la première femme trans que la plupart d'entre elles et eux rencontraient. Et ils et elles ont été parfaites. Je ne peux pas en dire autant de certaines personnes, à l'école et ailleurs au sein de notre petit milieu artistique, particulièrement en provenance de générations précédentes d'artistes, qui ont vu cette sortie du placard comme un besoin d'attention, l'impulsion de divulguer un secret spectaculaire par plaisir personnel ou pour générer un capital de sympathie. On m'a avertie que je serais limitée à jamais à jouer le même rôle, à être mise en boîte pour avoir trop donné d'authenticité. Ce n'est ni la première fois ni la dernière où j'ai dû faire face au plus grand fléau de notre temps : le manque d'empathie.

TROUVER LES MOTS

Comment susciter de l'empathie pour des sujets inconnus, des domaines qui effraient ? C'est le défi que je me suis lancé. Tant de



mots flottent maintenant autour des identités queers, trans et non binaires. Une majorité de francophones dans le monde n'ont pas accès aux textes anglophones, même au Québec, et n'ont pas nécessairement profité de l'avancée fulgurante des études féministes et de genre, ni de la littérature queer progressiste de New York, de Londres, de la Californie — or, ce sont tous et toutes ces grand-es philosophes, penseurs et penseuses qui redéfinissent ma propre vision de l'identité de genre depuis 10 ans. Tout cela devait se retrouver dans mon spectacle: Andrea Gibson, Kate Bornstein, Judith Butler, et leurs doux mots. Et j'ajouterai Alok

Vaid-Menon dans une nouvelle mouture, puisque je me permets déjà de paraphraser ses discours, qui ont une importance capitale en matière d'intersectionnalité, d'équité et de décolonisation. Il est de ma responsabilité de créatrice de partager mes recherches avec mon public pour dissiper les nuages de désinformation qui occultent nos horizons.

Combien de fois me suis-je présentée en ondes avec le même message ? Des entrevues en cinq minutes, du direct matinal avec des questions barbouillées, des portraits dessinés maladroitement par une personne mal renseignée. Et, bien sûr, quelques belles

exceptions aussi. C'est un test incroyable de fournir toujours la même introduction en guise d'avertissement (un courriel envoyé à la production pour leur offrir une recommandation sur le traitement de l'info) et de voir le cafouillage des nouvelles donnes générer un résultat différent à l'écran chaque fois. Avec le temps, j'ai appris à rire de l'inconfort des présentateurs au lieu de l'absorber comme une éponge. Et je ne dis que présentateurs... car ce sont surtout les hommes qui ne savent pas comment me nommer. Transgenre ? Transsexuelle ? Je le dis sans détour, ces deux mots vétustes et cliniques n'ont plus leur place dans l'espace



Genderf'cker, création et performance de Pascale Drevillon, mise en scène par Geoffrey Gaquère (coproduction Pascale Drevillon, Geoffrey Gaquère et Festival TransAmériques), présentée à l'Espace Libre lors du FTA en mai et en juin 2019. ©Gabrielle Desmarchais



Guérilla de l'ordinaire, texte de Marie-Ève Milot et Marie-Claude St-Laurent, mis en scène par Marie-Ève Milot (Théâtre de l'Affamée), présenté à la salle Jean-Claude Germain du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en mars 2019. Sur la photo : Pascale Drevillon. © Mikaël Theimer

public, et c'est la dernière fois que je les écris. Le débat ne devrait pas se situer autour d'un « passage d'un genre à un autre ». Comment l'expliquer exhaustivement à ceux et celles qui commencent enfin à réussir à nommer notre existence ? Identité de genre ? Identité trans ? Conformité de genre ? Des concepts trop absents de nos écrans et plutôt discrets sur nos scènes, comme des idées qui n'appartiendraient pas à la culture *mainstream*, mais que celle-ci tente de s'approprier. Il reste enfin toutes les maladresses et les mauvaises habitudes, nourries aux stéréotypes qui lient inlassablement les femmes trans au travail du sexe ou à leur propre génitalité, par exemple. Tant de mots se trouvent si facilement dans la bouche d'une majorité qui rit encore à gorge déployée « des hommes habillés en femmes », des « travestis ». Des mots archaïques sont encore employés pour nous décrire, mes pairs et moi. Des mots qui ne veulent rien dire et ne servent aux observateurs et observatrices qu'à tenter paresseusement de comprendre à qui ils et elles ont affaire. Homme. Femme. Différent, différente. Féminin-e et masculin-e. Tant d'expressions

inadéquates et insuffisantes. On se divertit avec nos histoires, avec nos drames terribles et nos grandes transformations, mais on ne nous laisse pas guider la conversation.

La prochaine étape de l'acceptation, celle que j'annonce sur scène avec très peu de mots, est celle du mélange : accepter de faire tomber les murs et accepter la mixité, alors que l'on s'est fait répéter qu'elle n'existait pas... mais qu'elle est partout, depuis toujours. J'en suis le meilleur exemple. Pourquoi ne pas le montrer, pour prouver que nous existons ? Je suis la chimère. On me dit que je n'existe pas, mais je suis là. Je suis un amalgame d'oppositions, un récit de contrastes qui s'entrechoquent sans cesse, un grand jeu à configuration variable et fluide dont il est impossible de connaître l'issue : qui remportera la partie aujourd'hui ? Quelle part de moi prendra le dessus, quel personnage montrera son visage ? Il est aussi complexe pour moi que pour ceux et celles qui me regardent d'accepter cette dualité hors de mon contrôle, de posséder toutes les forces et les faiblesses d'une identité comme de l'autre dans un cycle changeant.

Je reconnais pourtant avec bonheur cette dualité chez les autres, je la trouve magnifique. Difficile néanmoins d'apprécier ma beauté quand le monde tend à vouloir l'amoindrir, comme tant d'autres beautés considérées comme inférieures. Nous sommes constituées de tant de parties inclassables et innommables, c'est pour cela que nous cherchons encore les bons mots, dans plusieurs langues, pour parler de choses qui ont été effacées de l'espace dit « civilisé ».

LE PRIX DU CONFORMISME

La triste vérité est qu'il est plus facile pour la moyenne des gens de voir la « divergence » des genres comme un costume plutôt qu'une identité. Il n'y a pas si longtemps, la police dénudait sèchement les personnes trans et non binaires pour déterminer leur « vrai genre ». Toujours cachée, cette pratique a encore cours, dans des pays lointains mais aussi ici, chez nous. On nous accuse de porter un masque, de ne pas être celles et ceux que nous affirmons être, mais quoi de plus chimérique qu'une humanité qui ne comporterait que deux options ultimes,



Platonov amour haine et angles morts, d'après Anton Tchekhov, traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan, mis en scène par Angela Konrad (coproduction Groupe de la Veillée et La Fabrik), présenté au Théâtre Prospero en novembre et en décembre 2018. Sur la photo : Renaud Lacelle-Bourdon et Pascale Drevillon. © Maxime Robert-Lachaine

alors que nos visages, nos origines et nos biologiques renferment une infinité de possibilités ? Notre beauté ne peut subsister dans le mensonge de l'hétéronormativité, qui est perpétué lâchement. Notre splendeur met en évidence l'existence de toute une diversité pure et franche. Nous ne nous cachons pas derrière un système hiérarchisé qui encourage la reproduction de la race à tout prix. À ce point-ci, les archétypes traditionnels de l'Homme et de la Femme, largement hérités de l'époque médiévale et de l'âge d'or d'Hollywood, sont si desséchés, si vides de contenu, qu'on dirait deux légumes oubliés dans le fond du congélateur depuis 35 000 ans. Les personnes trans et non binaires ont été poussées en dehors du moule et nous représentons donc une menace au sein d'un monde qui refuse de légitimer les options dites « alternatives ».

Tant de costumes parmi lesquels piger, tant d'identités extrêmes à jeter au visage des spectateurs et des spectatrices... et quoi de plus puissant qu'un bon archétype ? L'homme que j'ai tenté d'être, inévitablement toxique, sombre, barbu et

agressif. L'androgynisme que j'étais, mélangeant la noirceur de la mélancolie à la sensualité délicate du plaisir de performer une féminité fantasmée pour la première fois. Puis la femme-trophée, parfaite, sexualisée. Tant de modèles et d'étapes que j'ai réellement traversées, comme on essaierait une peau et ses symboles pour entrer dans le moule. Se conformer exige de minimiser nos différences pour le bien commun. Nous avons peur de nous retrouver complètement seul·es et abandonné·es si nous ne nous conformons pas, mais y a-t-il pire solitude que de vivre dans le mensonge unidimensionnel et de n'être accepté·e que pour une image fautive et créée de toutes pièces pour plaire ? Nous devrions tous et toutes pouvoir adopter l'apparence qui nous convient sans avoir peur d'être persécuté·es. Nous devrions pouvoir porter les vêtements qui nous plaisent sans craindre de violence. Nous devrions pouvoir choisir ce que les vêtements veulent dire pour nous, et non être défini·es par eux.

J'ai toujours été inspirée par celles et ceux qui choisissent d'être visibles, surtout lorsque c'est difficile, particulièrement parce

que c'est difficile (alors que pour survivre, j'ai personnellement décidé de diminuer ma luminosité, de sabler les coins trop anguleux et d'en payer le prix). Fondamentalement, cette persécution s'attaque à notre vérité et à notre pouvoir, à la force de notre présence. Les personnes trans, queers et non binaires ne sont pas persécutées parce qu'elles ont tort, mais plutôt parce que certain·es croient avoir raison par-dessus tout. L'invisibilisation est un projet politique. Notre disparition est une stratégie calculée. Mon unique présence, forte et vraie, devient donc politique. Je suis présente au sein de ma communauté, ma militance fait progresser la cause à petits pas. Sur scène, ma simple existence est problématique, parce qu'on s'attend souvent des acteurs et des actrices à ce qu'ils et elles soient un canevas neutre sur lequel imprimer une fiction ponctuelle. Et si on acceptait qu'une multitude de canevas puisse porter toutes sortes de récits et même réussir à mettre certaines textures encore plus de l'avant ? Les meilleures actrices ne sont-elles pas celles qui ont la plus belle couleur et la plus vive individualité ?

LA BEAUTÉ DE LA COMPLEXITÉ

C'est donc ainsi que j'ai commencé le spectacle, avec une neutralité emprisonnée dans le plastique. J'ai ensuite construit peu à peu mon propos en espérant que le public me suivrait dans ce projet, couche par couche.

C'est par des symboles concrets et leur répercussion en temps réel sur la perception des spectateurs et spectatrices que j'ai choisi d'aborder *Genderf*cker*, en me servant des vêtements et de leur pouvoir. Plus de deux ans de travail autour de ces questions... et les réponses continuent d'évoluer. J'ai voulu évoquer sur scène ces vieux idéaux masculins et féminins qui ont encore une emprise incroyable sur nos vies. La conversation sur nos multiples identités ne faisait que commencer et, déjà, je la trouvais stagnante.

Ma pièce visait à mettre en lumière la liberté et l'indépendance des différents symboles



*Gender*cker*, création et performance de Pascale Drevillon, mise en scène par Geoffrey Gaquère (coproduction Pascale Drevillon, Geoffrey Gaquère et Festival TransAmériques), présentée à l'Espace Libre lors du FTA en mai et en juin 2019. © Gabrielle Desmarchais

du genre, la facilité avec laquelle on peut les manipuler, mais aussi le prix de leur appropriation, la violence de la binarité monolithique. On commence à comprendre que le genre est en fait un univers en trois dimensions, avec des éléments en mouvement parmi lesquels nous sommes libres de nous promener.

Les vêtements, le maquillage, les rôles, les attentes culturelles... Toutes ces choses cohabitent dans une immense constellation et nous avons entièrement le droit de piger parmi les symboles qui nous ressemblent et qui nous font plaisir, d'aller chercher notre identité sur tous les territoires, sans ségrégation, sans jugement. Le monde et les

médias adorent, ces temps-ci, l'esthétique de la « différence », mais refusent d'inclure réellement celles et ceux perçus comme « hors-norme »... On veut le parfum de la diversité, mais avec un arôme de normalité. De grâce, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? Pourquoi demeurer aveugle à la diversité foisonnante qui nous entoure et qui a toujours existé ? *En vérité je vous le dis*, il n'y a aucune raison d'avoir peur.

Je ne suis pas une idée, je ne suis pas une esthétique, un accessoire ou un faire-valoir. Je suis un être vivant. Je ne veux plus limiter ma créativité en la plaçant dans une catégorie contraignante, pour me fondre dans un statu quo qui perd un peu plus chaque jour de sa

valeur intrinsèque. Oui, je suis une femme, c'est l'image que me renvoie mon être, mais, comme toutes les femmes, je suis bien plus que cela. Nos humanités sont complexes et merveilleuses, elles sont toutes de glorieux mélanges et de sublimes chimères. •

Diplômée en interprétation théâtrale de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM (2015), **Pascale Drevillon** a autant de plaisir à travailler sur scène (La Licorne, Prospero, CTDA) qu'à l'écran (*Fuguense 2*, *Pre-Drink*). Elle participe activement à la vie communautaire montréalaise et s'implique auprès de nombreux organismes de charité.